

De l'utilité de l'essai

Marie-Ève Sévigny, Thomas Dupont-Buist, Ralph Elawani, Valérie Lebrun, Samuel Mercier, Emmanuel Simard, Annabelle Moreau, Alain-Nicolas Renaud et Jean-François Nadeau

Numéro 171, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89008ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sévigny, M.-È., Dupont-Buist, T., Elawani, R., Lebrun, V., Mercier, S., Simard, E., Moreau, A., Renaud, A.-N. & Nadeau, J.-F. (2018). De l'utilité de l'essai. *Lettres québécoises*, (171), 18–29.

Redéfinir l'essai littéraire

Quand le fruit de la pensée devient pomme de discorde

Marie-Ève Sévigny

Une décision du Conseil des arts du Canada (CAC) vient de placer la définition de l'essai littéraire au cœur d'un débat impliquant plusieurs éditeurs québécois et canadiens. Tout le reste est-il littérature, pour reprendre les mots de Verlaine ?

En novembre prochain, dans le cadre du Salon du livre de Montréal (SLM), le premier Prix Contre-jour de l'essai littéraire sera décerné par la revue du même nom. Son directeur, l'écrivain et professeur Étienne Beaulieu, dit vouloir pallier l'ignorance du public envers « l'essai littéraire, véritable richesse nationale, d'Arthur Buies à Jacques Brault, en passant par Pierre Vadeboncœur ». Cette méconnaissance serait due, d'après lui, au fait que l'essai est considéré au sens très large, par le public et le monde du livre, comme un « fourre-tout » rassemblant l'étude savante et l'analyse politique, le traité d'économie, le livre pratique... Il y a presque vingt-cinq ans, l'essayiste Robert Vigneault livrait le même constat, alléguant que, « faute de critères théoriques assez précis, on a relégué [l'essai] dans le magma de ce qu'on appelle la "littérature d'idées", et, du même coup, presque exclu du domaine littéraire proprement dit ». (*L'écriture de l'essai*, L'Hexagone, 1994.)

Raconter le savoir

La distinction entre l'essai littéraire et l'ensemble de la prose d'idées est pourtant établie depuis longtemps par les intellectuels (Georg Lukács et Theodor Adorno en Europe, Marc Angenot, André Belleau, Jean Terrasse et Robert Vigneault au Québec, pour ne nommer que ceux-ci), comme en témoigne l'anthologie *Approches de l'essai. Anthologie* (Nota bene, 2017 [2003]), de François Dumont. En boutade, Roland Barthes associe l'essai littéraire à un « roman sans nom propre » (*Roland Barthes par Roland Barthes*, 1975) ; Jean Marcel, lui, y voit « une biographie sans événement » (« Forme et fonction de l'essai dans la littérature espagnole », *Études littéraires*). Ce dernier texte, publié en 1972, propose d'ailleurs une définition qui, remaniée dans des travaux ultérieurs de Marcel, sera régulièrement citée : l'essai littéraire est un « discours réflexif de type lyrique entretenu par un JE non métaphorique sur un objet culturel ». Dans la tradition de Montaigne, dont les *Essais* (1588) expriment un balancement du moi entre vie intérieure et monde extérieur, l'essai littéraire répond donc à une démarche essentiellement artistique. « Comment raconte-t-on le savoir ? C'est ça aussi, la question », souligne Kateri Lemmens, professeure au Département des lettres et humanités de l'Université du Québec à Rimouski. Romancière, poète et essayiste, elle se demande « quelle pratique artistique correspond à notre mise en forme, notre travail de ce matériau-là qui sont les idées, mais les idées travaillées par l'imagination, par la poésie, par une architectonique du texte. » Elle ajoute qu'il y a aussi dans l'essai une appropriation formelle qui se fait dans l'art, « une appropriation du matériau vivant ».

Dans un contexte comme celui du Québec, où l'édition dépend pour sa plus grande part des fonds publics et, donc, de leurs critères de financement, redéfinir les balises des genres peut devenir une question de sous, et même carrément de survie.

Cette appropriation de tous les possibles par l'écriture de l'essai littéraire a d'ailleurs été associée par Robert Vigneault (« L'essai québécois : la naissance d'une pensée », *Études littéraires*, 1972) à l'émergence de la modernité et de l'affirmation de l'identité québécoise ; l'apparition de l'essai littéraire au Québec coïncidant avec l'émancipation des écrivains face au dogme catholique et à sa pensée unique : « [P]our nous, accéder à l'essai, c'était quitter le monde des essences pour celui de l'existence ; c'était quitter l'immobilisme du dogme pour naître enfin à une pensée vivante. »

Les années 1960 ont été témoin de l'« explosion » de cette pensée par des essais littéraires comme ceux de Jean Simard (*Répertoire*, 1961), Pierre Baillargeon (*Le scandale est nécessaire*, 1962) et bien sûr *La ligne du risque* (1963) de Pierre Vadeboncœur. Par la suite, les écrivains et écrivaines ont été nombreux à se coltiner au genre : de Jacques Brault (*Chemin faisant*, 1975 ; *Images à Mallarmé*, 2017) à Simon Nadeau (*L'autre modernité*, 2013), de Nicole Brossard (*La lettre aérienne*, 1985) à Suzanne Jacob (*La bulle d'encre*, 1997 ; *Histoires de s'entendre*, 2008), en passant par Marie-Claire Blais (*Passages américains*, 2012), Daniel Grenier (*La solitude de l'écrivain de fond*, 2017), Robert Lalonde (*Le seul instant*, 2011), Pierre Ouellet (*La pensée hèle. Autopsie de l'esprit*, 2018), Yvon Rivard (*Exercices d'amitié*, 2015), Élise Turcotte (*Autobiographie de l'esprit*, 2013)... Un admirable foisonnement, que Kateri Lemmens voit fleurir jusque dans les classes universitaires : « On a aussi une émergence de plusieurs chercheurs-créateurs à l'université, pour moi cela devient

un vrai espace où l'on *pense* la littérature et où l'on essaie de la *faire*. Je vois émerger dans cet intérêt-là pour l'essai littéraire une espèce d'aiguillon de force de la littérature. »

Dans la francophonie, l'essai littéraire est simplement nommé « essai », au même titre que les essais économiques, historiques, féministes, etc. Une confusion qui ne caractérise pas les lettres anglo-saxonnes, selon Patrick Poirier, directeur général des Presses de l'Université de Montréal (PUM): « En français, quand on parle d'essai, ça peut être un essai philosophique, ça peut être en socio, en psychanalyse, en littérature... Les anglophones ont le terme *non-fiction essays* et *fiction-essays*: *non-fiction*, c'est tout ce qui recoupe les sciences humaines et sociales, les humanités, etc., et c'est ce qui était historiquement financé par le CAC. »

La souplesse des balises

Dans le milieu du livre, aborder l'essai au sens large semble faire plutôt consensus. Par exemple, le Prix des libraires catégorie Essai québécois est accordé depuis 2018 à « une œuvre de réflexion qui analyse librement un sujet ». Tous les types d'essais sont accueillis : philosophiques, historiques, scientifiques, économiques, politiques, etc. « Les études, traités scientifiques ou de vulgarisation ne sont pas considérés. » Quant à la littérature, elle se confond ici avec la philosophie et l'histoire, ou se terre dans les tréfonds du « etc. ». Katherine Fafard, directrice générale de l'Association des libraires du Québec (ALQ), nous a confié que la possibilité de ne consacrer le prix qu'à l'essai littéraire avait été écartée pour donner plus de latitude au jury : « Les libraires ne voulaient pas se priver de récompenser des livres qui auraient été écartés par des critères trop stricts. » Cette inclusion de tous les genres d'essais s'est ainsi illustrée dans l'attribution du prix en 2018 : la liste préliminaire de huit titres ne contenait que deux essais littéraires (Mathieu Bélisle, *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, Leméac ; Maxime Blanchard, *Le Québec n'existe pas*, Nota bene.) Le livre de Blanchard s'est retrouvé parmi les cinq finalistes, évalué aux côtés d'un essai féministe (Lili Boisvert, *Le principe du cumshot*, VLB), d'un essai historico-sociologique (Denys Delâge et Jean-Philippe Warren, *Le piège de la liberté*, Boréal) et d'un traité de municipalisme, qui remporta les honneurs (Jonathan Durand-Folco, *À nous la ville !*, Écosociété). L'auteur primé lui-même se dit en faveur de balises souples entre les différents genres de l'essai :

Tout essai, peu importe sa forme, fait entrer quelque chose qui est de l'ordre de la créativité, d'une affirmation et d'une démonstration qui ne relèvent pas uniquement de règles relevant de méthodes scientifiques ou de protocoles académiques. C'est une certaine position qu'on amène et qu'on cherche à défendre, justifier, expliquer selon une série d'outils, de figures rhétoriques. J'ai donc plutôt une vision large du processus de création, qui peut avoir peut-être une connotation plus littéraire, plus philosophique – quoique les frontières se brouillent aussi souvent.

Quand une définition devient affaire de survie

Dans un contexte comme celui du Québec, où l'édition dépend pour sa plus grande part des fonds publics et, donc, de leurs critères de financement, redéfinir les balises des genres peut devenir une question de sous, et même carrément de survie. Or, en 2017, parmi les nombreux changements de critères imposés par le CAC aux éditeurs canadiens pour être soutenus financièrement, la définition de l'essai admissible a été restreinte à la seule catégorie de l'essai

littéraire. On imagine la consternation chez les éditeurs d'essais politiques, économiques, féministes, etc.

« Notre mandat est de soutenir les arts, leur création et leur diffusion, a confirmé Carolyn Warren, directrice générale de la Division des programmes de subventions aux arts du CAC. Dans nos lignes directrices, seuls les essais au sens littéraire du terme sont admissibles. Pour des fins de précision, l'intitulé du genre admissible est passé de "études et essais" à "essais littéraires" en cohérence avec notre mandat. » Le site web du CAC précise que pour obtenir un financement, « l'œuvre doit présenter un texte réflexif où le point de vue et l'opinion de l'auteur sont dominants. Les essais admissibles ont recours à un style littéraire et aux techniques propres aux genres narratifs. Ils doivent contribuer de façon marquée à la littérature, à l'appréciation des œuvres d'artistes ou d'auteurs canadiens ou encore à la connaissance des arts ».

« Comment finance-t-on l'essai lorsqu'on est dans une société où les gens en lisent ? Parce que la culture de l'essai de la part du public, elle est là. »

Élodie Comtois, Écosociété

Bref, si cette définition de l'essai littéraire venait à être adoptée au sens strict, le CAC cesserait de subventionner une grande partie des essais liés aux sciences humaines et sociales au Québec. « Ça fait longtemps que le CAC appelle "essai littéraire" quelque chose de beaucoup plus large, rappelle Élodie Comtois, responsable communications, médias et commercial chez Écosociété. On a toujours été financés pour nos essais (politiques, sociologiques, etc.). » Selon elle, la restriction par le CAC de l'essai littéraire au seul domaine de la littérature crée un « branle-bas de combat » chez les éditeurs d'essais dits « non littéraires », qui voient alors leurs activités (voire leur futur) menacées : « Nous, [chez Écosociété], sans Conseil des arts, on ne serait pas ce qu'on est aujourd'hui. Il y a plein de projets qui ne pourront pas se faire si on n'est pas financés par le CAC. Le soudain parti-pris du CAC pour les éditeurs "littéraires" au sens de fiction pure est extrêmement dommageable pour un grand nombre d'éditeurs qui contribuent à la vie démocratique, au débat, à la pensée, etc. Et c'est en ce sens-là que c'est très problématique, parce que c'est extrêmement dangereux pour l'avenir des éditeurs. »

Mais quels sont donc les nouveaux critères d'évaluation en question ? Les éditeurs à qui nous avons parlé disent que c'est là, justement, que le bât blesse, personne au CAC n'ayant été en mesure de leur offrir des indications claires et précises : « À la rigueur, dit Patrick Poirier, dans un cadre où le CAC aurait dû faire avec des coupures drastiques, on aurait pu se dire, bon, d'accord, ils cherchent à réduire le nombre de candidats potentiels aux subventions, ça se défend. Mais là, on est dans le cas contraire, il y a un resserrement des règles alors que leur budget a presque doublé. Je n'ai pas reçu de retours clairs sur ma dernière demande de subvention, nous sommes dans le brouillard, et c'est inquiétant. Ça semble relever d'une idéologie toute bête. »

« Littéraire » : la bannière salubre

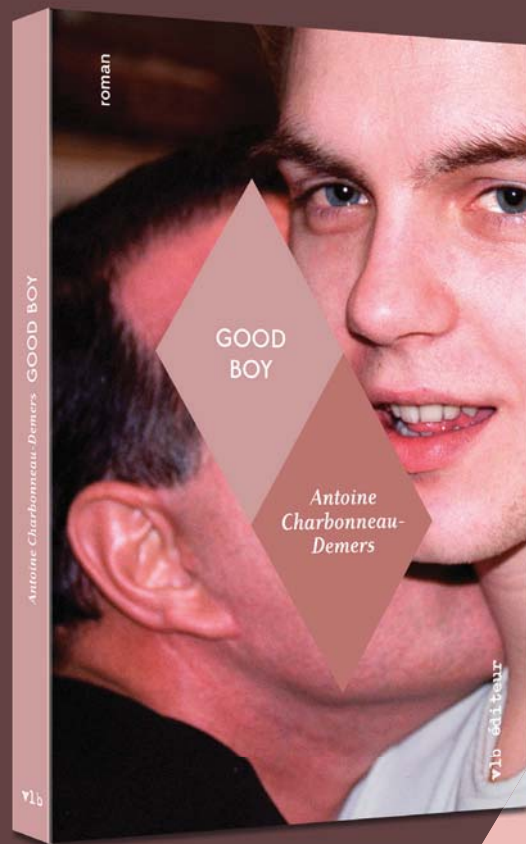
Le 6 avril 2018, les membres du Bureau de direction de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) ont rencontré Simon Brault, directeur et chef de la direction du CAC. Selon nos sources, Simon Brault aurait reconnu le flou de la nouvelle définition de l'essai littéraire par le CAC et suggéré à l'ANEL de la bonifier. Le regroupement d'éditeurs suggérera donc sous peu un amendement à la définition initiale: l'essai littéraire devra certes « contribuer de façon marquée à la littérature », mais aussi « à la vie des idées »; il ne contribuera plus seulement « à l'appréciation des œuvres d'artistes ou d'auteurs canadiens ou encore à la connaissance des arts », mais aussi à celle « des humanités ». Élodie Comtois n'irait cependant pas jusqu'à conclure que le problème sera pour autant réglé: « Est-ce que c'est une ouverture pour réfléchir véritablement au financement des éditeurs d'essais et à leur rôle dans la vie littéraire québécoise et canadienne? Ça, c'est une autre affaire. On va voir... » Les discussions se poursuivront dans les mois à venir, et toujours selon nos sources, elles s'étendront à plusieurs autres préoccupations liées aux subventions. Notamment, le fait qu'un éditeur ne soit plus soutenu selon les titres qu'il publie, mais pour l'ensemble de son travail ou de sa politique éditoriale; ou encore la volonté du CAC de privilégier les publications favorisant une « diversité » dont les contours, encore une fois, seraient mal définis.

Fragilité d'un écosystème

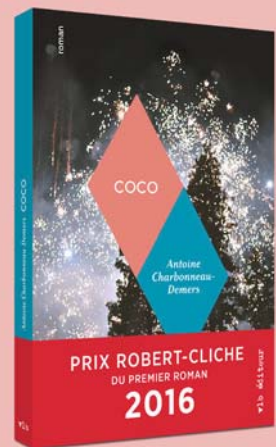
Selon Élodie Comtois, l'argument du CAC, qui associe son mandat au seul soutien des œuvres artistiques, ne cadre pas avec la réalité sur le terrain: « Les artistes, que ce soit des littéraires, des gens de théâtre, d'arts visuels, s'inspirent énormément des œuvres des essayistes, qui mettent le doigt sur certains enjeux. Je le vois avec Alain Denault: il y a déjà eu des constructions de l'ATSA (Association terroriste socialement acceptable) sur les paradis fiscaux d'après l'œuvre d'Alain Denault, ils ont voulu porter ça dans l'espace public, dans l'art engagé. Le monde des arts, ce n'est pas divisé, c'est un tout, c'est un écosystème. Le CAC est complètement à côté de la plaque dans sa vision rigoureuse. »

En déshabillant Pierre pour habiller Paul, en favorisant les éditeurs dits « littéraires » au détriment des « non littéraires », le CAC se désengage.

En déshabillant Pierre pour habiller Paul, en favorisant les éditeurs dits « littéraires » au détriment des « non littéraires », le CAC se désengage, selon Élodie Comtois, de ses responsabilités envers la prose d'idée et les humanités: « Comment finance-t-on l'essai lorsqu'on est dans une société où les gens en lisent? Parce que la culture de l'essai de la part du public, elle est là. Il y a une curiosité, les médias se cassent la gueule pour toutes sortes de raisons, et le livre, comme temps d'arrêt pour se plonger dans un sujet, il est extrêmement pertinent. On le voit, les gens lisent nos ouvrages, mais on a besoin d'avoir structurellement des fonds qui aident à réaliser des projets pour qu'il y ait plusieurs voix. Et c'est ça que le CAC ne comprend pas dans son rôle. On ne pourra pas continuer s'ils sont dans une optique de fermeture de leur propre vision de la littérature. Ils doivent être à l'écoute d'une communauté au complet, littéraire et non littéraire. » ♦



« J'ai envie de parfums
qui ont tourné, j'ai envie
de me faire lever le cœur.
Ça sent la pisse dehors
et c'est là que je m'en
vais respirer. »



vlb éditeur
Une société de Québecor Média

Disponibles en format numérique



Les essais incontournables de l'équipe de LQ

Thomas Dupont-Buist, Ralph Elawani, Valérie Lebrun,
Samuel Mercier, Marie-Ève Sévigny, Emmanuel Simard

En intelligence avec le sensible

« [L]a vie s'enracine dans l'apparente faiblesse de ce qui est voué à la différence », écrit Yvon Rivard, et cette trentaine de textes explore les éclats de lumière jaillis de ses rencontres avec les êtres, les penseurs, les livres aimés. Une sorte de voyage affectif, d'une intelligence sensible dans les paysages intérieurs d'Étienne Beaulieu, Jacques Brault, Bernard Émond, Jean-Pierre Issenhut, Robert Lalonde, Pierre Vadeboncoeur, où le temps devient feuilleté de sagesses jeunes et vieilles. Même dans un « désaccord radical », comme celui que l'auteur constate dans une lettre à François Ricard, « l'amitié est toujours la distance qui permet de penser, ce qui à la fois nous rapproche et nous éloigne de nous-même et du monde ». Qu'il s'agisse d'évoquer le fleuve comme « maître » de son écriture ou de rappeler la mémoire des crois de chemins, qu'il s'agisse de réfléchir à la condition des pauvres ou à la nécessité de l'accessibilité scolaire, Rivard n'est jamais seul, toujours habité, non seulement de la présence d'autrui, mais de la nécessité d'un engagement à l'égard du monde. Ne jamais ranger ce livre, pour le relire, sans cesse. (M.-E. S.)

Yvon Rivard
Exercices d'amitié
Montréal, Leméac, 2015, 277 pages

Le roi de la polémique

Jules Fournier est sans contredit dans le palmarès des meilleurs fauteurs de troubles du journalisme québécois, entre Arthur Buies et Pierre Foglia. Ses *Souvenirs de prison* sont cependant sans équivalent en matière d'insolence. Jeté derrière les barreaux pour diffamation, Fournier n'essaye ni de se dédouaner, ni de s'excuser, ni d'alléger sa peine : il renchérit. Tous ses adversaires, politiciens et gardiens de prison compris, y passent avec un sens de la répartie qui n'a jamais connu d'égal dans l'histoire si tranquille de la littérature québécoise. Confronté au pire, Fournier a réussi à écrire un des essais les plus braves de l'histoire du Québec et à en faire un puissant éloge de la liberté de penser. De nos jours, de gentils gratte-papiers décernent chaque année le prix Jules-Fournier à un journaliste pour son maniement de la langue française. Il y a fort à parier que ce grand polémiste y aurait trouvé quelque chose à redire, quitte à se faire quelques d'autres ennemis. (S.M.)

Jules Fournier
Souvenirs de prison
Montréal, Comeau et Nadeau, 2000, 132 pages

Masques et champs de bataille virtuels

Voici l'œuvre que l'on attendait à propos de la nébuleuse Anonymous, ignorants des arcanes du web que nous sommes. Et bien malin qui prétendrait être en mesure de faire plus vivant, complet, nuancé et éclairant que l'anthropologue Gabriella Coleman. Véritable bijou essayistique, cette étude repose sur de longues années de recherche en immersion, l'autrice ayant habité les Internet Relay Chats (canaux publics ou souterrains, où s'organisent hackers, activistes, trolls, tricksters et autres marginaux) au détriment des Noëls en famille. De nombreuses discussions sous pseudonymes tiennent lieu d'archives à certaines des plus audacieuses opérations du collectif qui s'avance masqué. Les mécanismes du hacktivism et du hacking y sont expliqués synthétiquement, de même que, à l'opposé, les récentes attaques privées et publiques contre le droit à la vie privée. On se retrouve au cœur de l'action, aux premières loges de la grande bataille de l'internet, sujet primordial pour notre époque et ignoré par la majorité. (T.D.-B.)

Gabriella Coleman
*Anonymous : Hacker, activiste,
faussaire, mouchard, lanceur d'alerte*
Montréal, Lux, 2016, 520 pages

Casser les œufs

Professeure à l'Université d'Ottawa, spécialisée dans l'humour des femmes, Lucie Joubert appartient au club des nullipares, ces « femmes sans » ayant choisi de se consacrer à autre chose qu'à la maternité. Une posture jugée avec pitié ou condescendance par notre société, qui réduit l'identité féminine à la maternité, et que l'autrice taquine dans un style savoureux : « Il paraît qu'en cherchant bien, je découvrirais en mon for intérieur un vide : cette vacuité, c'est ma matrice inutilisée. » Les nullipares – que même la langue française, par ce mot atroce, juge nulles d'avoir gaspillé leurs œufs – peuvent être reconnaissantes à Joubert d'avoir nommé leur marginalisation dans « une économie qui prend appui sur les tables à langer ». À mi-chemin entre l'analyse et le pamphlet, appuyée par une documentation aussi choquante qu'éloquente, l'autrice prend à rebrousse-poil les idées reçues du diktat pro-maternité, revendiquant non seulement la liberté de la « femme sans », mais le fait que cette liberté nourrisse elle aussi la société par ses œuvres, seraient-elles extra-utérines. Une lecture jouissive, qu'elle soit accompagnée d'une bière ou d'un biberon. (M.-E. S.)

Lucie Joubert
*L'envers du landau.
Regard extérieur sur la maternité et ses débordements*
Montréal, Triptyque, 2010, 104 pages

Les rejetons risibles

Un pamphlet qui s'encaisse plus qu'il ne se lit. Ce monologue d'un érudit pugnace, et grisé par la colère, explicite le lien entre la crainte de la « fin individuelle » et le manque d'intérêt pour la « suite collective ». La prophétie de Sam Hamad se confirme : « Les gens de Québec veulent une équipe de hockey, pas un pays. » Tout y passe : de la sitcom péquiste à Anne-Marie Dussault, sans oublier le « modèle québécois ». Notons la typologie de perdant qui trouve sa source autant dans le théâtre d'été de Marcel Gamache que dans les textes de Walter Benjamin. On n'avait pas aimé la méchanceté à ce point depuis Pierre Falardeau... ou Jean Larose, désormais tristement plus célèbre pour le divan dans son bureau que pour ses essais. (R. E.)

Christian Saint-Germain
**L'avenir du bluff québécois —
la chute d'un peuple hors de l'histoire**
Montréal, Liber, 2016, 88 pages

Collusion souterraine

En 2012, après une poursuite bâillon intentée par la minière canadienne Barrick Gold et visant le précédent livre d'Alain Deneault et William Sacher (*Noir Canada*, retiré du marché à la suite d'une entente à l'amiable), ceux-ci revenaient à la charge avec le présent ouvrage. Annihilant le mythe d'un Canada pacificateur et humanitaire, *Paradis sous terre* dévoile l'ampleur des exactions commises à l'étranger par les entreprises du Dominion, avec la complicité de son gouvernement. Blindés derrière une montagne de sources, les auteurs exhument patiemment ce que de puissants intérêts auraient préféré garder souterrain : collusion entre le pouvoir et les minières, emploi de milices privées à l'étranger, évasion fiscale massive, pollution des sols consternante, etc. Dans la lignée des enquêtes essentielles menées par le philosophe Deneault et faisant depuis référence (*Paradis fiscaux* et *De quoi Total est-elle la somme ?*), ce livre doit être lu par quiconque prétend comprendre économie et politique canadienne. (T.D.-B.)

Alain Deneault et William Sacher
**Paradis sous terre : comment le Canada est devenu la plaque
tournante de l'industrie minière mondiale**
Montréal, Écosociété, 2012, 192 pages

Les varices de la Vieille Capitale

Fondée avec l'énergie du désespoir et l'art de ses moyens, la *Cons dep* témoigne avant tout d'un esprit de groupe ravageur. Elle reprend des dispositifs hérités des avant-gardes et le ton des grandes revues satiriques. On s'étonne encore qu'elle ait émergé dans une ville mouvoir où les animateurs radio se targuent d'avoir comme culture les hot-dogs et les concours de *wet* t-shirts. Dans la lignée de Tiqqun et du Comité invisible, on y trucide l'air du temps à la baïonnette, avec une attention particulière pour la mocheté utilitaire caractérisant l'architecture de nos cégeps et hôpitaux. On plaint le diplômé en sciences de l'éducation qui devra un jour expliquer le tout à sa cohorte d'acnéiques mitigés. La *Cons dep* mourut de sa belle mort au bout de dix numéros. Les cinq premiers furent réédités par Moul et Lux en 2009. (R.E.)

Collectif
La conspiration dépressionniste vol I-V
Québec, Moul/Lux, 2009, 224 pages

Le traître

Raciste, traître, menteur, Mordecai Richler sera accusé de tous les maux à la sortie de son essai *Oh Canada ! Oh Québec !*, qui faisait suite à la publication d'un article à sensation dans le magazine américain *The New Yorker* en 1991. Il faut comprendre que le sujet était chaud et que la période était tendue. Aborder le sujet de l'indépendantisme québécois et des lois linguistiques alors qu'on est un juif anglophone, et que l'heure est aux échecs constitutionnels — avec Meech et Charlottetown —, et aux tensions intercommunautaires, c'est avancer en terrain miné. Relire l'essai de Richler aujourd'hui, c'est toutefois retrouver d'abord une voix, injuste certes, parfois peu regardante sur les faits, mais drôle, incisive, une satire comme seul auront pu le faire ces oiseaux chiants dans leur nid qu'étaient Thomas Bernhardt en Autriche, Witold Gombrowicz en Pologne ou... Mordecai Richler dans cette terrible province qui est la nôtre. (S.M.)

Mordecai Richler
Oh Canada ! Oh Québec ! : requiem pour un pays divisé
Candiac, Éditions Balzac, 1992, 310 pages

(Pré)texte insurrectionnel

An Antane Kapesh a publié *Je suis une maudite sauvagesse/Eukuan nin matsshimanitu innu-iskueu* en 1976, année où le PQ accéda au pouvoir pour la première fois. L'équivalent (sinon plus) pour les Premières Nations, en termes de charge et d'importance historique, du *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières (1968), son témoignage constitue aussi le premier livre en français publié par une femme autochtone au Canada. Avec Bernard Assiniwi à la même époque, celle qui fut cheffe de la bande « montagnaise » (innue) de Schefferville, de 1965 à 1967, eut une influence majeure sur l'émergence des pratiques d'écriture propres aux littératures autochtones. À travers un catalogue de symboles hérités de la colonisation, Kapesh s'approprie la voix du colonisateur et le fait parler comme une marionnette. Comment rendre compte d'une réalité quand personne ne veut rendre des comptes... (R.E.)

An Antane Kapesh
**Je suis une maudite sauvagesse/
Eukuan nin matsshimanitu innu-iskueu**
Montréal, Leméac, 1976, 238 pages

VLB le père

Assis au café, guettant du coin de l'œil ma progéniture dans son carrosse, je lisais, avide, l'essai-poulet portant sur le grand Ti-Jean dont les facéties m'avaient jusqu'alors ennuyé. Pour Beaulieu, « [...] se connaître, c'est d'abord et avant tout déchiffrer le père. Toute autre connaissance serait vaine sans celle-là. » Me voilà donc m'explorant à travers Bibi, qui lui-même le faisait par l'un de ses plus célèbres « pères de texte » — d'autres viendront, vous l'aurez deviné : Melville, Ferron, Hugo, Joyce, Twain — dans une langue folle et un esprit free-jazz qui rend fiévreux de lecture. VLB ne fétichise jamais Kerouac et refuse d'en faire un énième objet « culturel ». Pierre d'assise de son identité littéraire, il y trouve aussi le Québec « dont nous ne savons rien, sans doute parce que nous ne savons rien de nous-mêmes ». Fréquenter la prose du gentleman-farmer, tandis que je devenais moi-même père, c'était tenter, naïvement, de le découvrir. (E.S.)

Victor-Lévy Beaulieu
Jack Kerouac : essai-poulet
Montréal, Typo, 2004 [1972], 232 pages

Et règnent les filles

« Encyclopédie atypique et audacieuse recensant la somme des connaissances sur la condition d'être fille », écrit Carole David (*Liberté*, n° 306) sur *Les filles en série*, un essai qui surprend par la densité des références culturelles, la fluidité de l'écriture et les images qui sont finement déconstruites. Ce qui distingue le travail de Martine Delvaux est un souci d'honnêteté. Ce n'est pas une voix qui casse ni qui cadre, mais qui cherche à comprendre les failles, à créer des ouvertures. L'humilité des réflexions se mêle d'ailleurs à un sens critique audacieux, offrant aux lectrices la possibilité non pas de se reconnaître (bien que...), mais de prendre la mesure d'une pensée qui les inclut, leur parle en leur redonnant la parole. Je dirais que si *Les filles en série* est un texte traversé par l'amour – plaçant dans son cœur l'histoire vertigineuse des femmes –, il garde bien en tête la singularité de chacune. Radical ? Optimiste plutôt. (V.L.)

Martine Delvaux

Les filles en série. Des Barbies aux Pussy Riot

Montréal, Remue-Ménage, 2013, 234 pages

Le héros

Nègres blancs d'Amérique est un livre trop souvent cité et trop peu lu. Quiconque s'y attarde retrouvera d'abord le portrait touchant d'une enfance prolétaire au mitan du XX^e siècle, que ce soit à Hochelaga ou sur cette Rive-Sud qu'on connaissait à l'époque comme bastion du FLQ et du docteur Ferron, plutôt que comme repaire des McMansions et de la banlieue tant décriée par une certaine élite contemporaine un peu bouchée. Baroque, *Nègres blancs d'Amérique* est un essai politique, les mémoires d'un jeune homme ingrat qui se closent sur un manifeste enflammé pour le Front de Libération du Québec ; c'est un livre de l'urgence, un appel à la révolution, pétri de contradictions, mais fort dans son propos, un essai d'une violence qui appelle tout entier à sortir de l'ennui un Québec trop tranquille, pour son propre bien. Relire ce livre cinquante ans plus tard, c'est attraper un peu de cette énergie du désespoir qu'il est impossible de ne pas admirer. (S.M.)◆

Pierre Vallières

Nègres blancs d'Amérique

Montréal, Typo, 1984 [1968], 480 pages




la librairie Vaugois inc.



1300 av. Maguire
Québec, Qc
G1T 1Z3
418-681-0254

librairievaugois.com
librairie.vaugois@gmail.com

suivez-nous :  

Sous la direction de
NATHALIE WATTEYNE

Le centenaire d'Anne Hébert

Approches critiques



Les Presses de l'Université de Montréal

Julie Beaulieu

L'écriture de Marguerite Duras

Du texte au film en passant par la scène



Les Presses de l'Université de Montréal



WALTER MOSER

La mise à l'essai du roman chez Robert Musil

Une lecture interdiscursive

Les Presses de l'Université de Montréal

P
PUM

www.pum.umontreal.ca

L'essai au risque du monde*

Par Annabelle Moreau

On devrait écrire un essai la moitié avec un crayon, l'autre moitié avec une efface.

Jacques Brault

Lors des Correspondances d'Eastman, en août dernier, trois auteurs – Kateri Lemmens, Daniel Grenier et Étienne Beaulieu – ont décortiqué l'essai durant près de 75 minutes. Il faisait chaud sous le chapiteau cet après-midi-là, l'ampleur de la foule en était donc d'autant plus surprenante : une bonne centaine de participants, dont plusieurs papier et crayon à la main, ne perdant pas un mot de la féconde discussion sur scène. La nature inachevée de l'essai, son caractère de réflexion performative et sa capacité à capter un mouvement transitoire de la conscience de son auteur ont largement occupé les échanges. « L'essayiste n'est pas quelqu'un qui a des réponses », a poussé Étienne Beaulieu.

« Je crois qu'il faut être animée d'une passion quasi spirituelle pour l'intelligibilité du texte et pour la vulgarisation de la pensée critique. »

Anne Migner-Laurin, Remue-ménage

Comment un éditeur peut-il travailler un manuscrit si la matière qui le compose est mouvante et si son auteur ne tire pas toujours de conclusions claires à propos de ce qu'il formule ? Faut-il plancher sur le contenu ? Le contenant ? La personnalité de l'écrivain ? La machine commerciale ? Faut-il commenter le débat de l'heure ? L'essai et le pamphlet ont perdu leur rôle de brasseurs d'opinions et de commentateurs de chaudes actualités depuis l'arrivée des médias sociaux, croit Dominique Garand, professeur de littérature à l'UQAM. Pour lui, il est réducteur de considérer l'essai comme un simple véhicule d'idées. Au contraire, « c'est une création à part entière où l'on emploie comme matériau les idées et l'analyse, mais c'est aussi beaucoup plus que ça », explique l'un des maîtres québécois du genre, Pierre Vadeboncoeur, dans le documentaire de Marcel Jean *Écrire pour penser*¹.

Le continuum de l'indignation

Interrogé sur les habiletés et compétences utiles aux éditeurs d'essais, Alain-Nicolas Renaud, directeur de l'édition chez VLB et l'Hexagone, tente de définir la profession : « J'imagine qu'il faut être touche-à-tout et forcément un peu maniaque dans la vérification des faits, des sources et de la solidité du raisonnement. La dernière chose est vraiment importante. On n'a pas à être d'accord avec l'auteur, mais il faut que ça se tienne. Sinon, c'est insultant pour le lecteur. »

Maintenir la rigueur dans l'argumentation, bien sûr, mais aussi posséder un « flair éditorial », selon Barbara Caretta-Debays, éditrice chez Écosociété, quand vient le temps de repérer des idées et des auteurs. Pour elle, la qualité primordiale d'une éditrice ou

d'un éditeur d'essais est de « se tenir au courant des débats qui traversent nos sociétés ».

Et cela, je le crois, est encore plus vrai pour des maisons d'édition engagées comme Écosociété, née en 1992 du désir de plusieurs militants de combler un vide : le manque d'écrits sur les enjeux liés à l'environnement. C'est aussi vrai pour Remue-Ménage, maison créée en 1975 par un groupe de femmes voulant s'abreuver à la pensée et aux textes féministes, peu accessibles voilà 40 ans.

« Je crois qu'il faut être animée d'une passion quasi spirituelle pour l'intelligibilité du texte et pour la vulgarisation de la pensée critique. » Anne Migner-Laurin est éditrice chez Remue-ménage. Elle croit que pour exercer ce métier, il faut « faire montre d'une polyvalence sans faille, et surtout d'humilité, car de côtoyer les plus grandes penseuses est un honneur, tout comme un rappel constant de l'étendue de son ignorance. C'est aussi apprendre à se mouvoir sur la corde raide : chercher ce difficile équilibre entre une totale rigueur et une entière flexibilité. »

Enfin, ajoute-t-elle, « être éditrice féministe, c'est pouvoir vivre en permanence sur le continuum de l'indignation. Ce n'est pas une qualité, mais c'est certainement un prérequis d'embauche ».

Pourquoi vouloir être éditrice ou éditeur si l'indignation en est le principal moteur ? Est-ce que ce poids est lourd à porter, notamment au sein d'une maison qui a une longue histoire ? « Je me sens très privilégiée de travailler chez Écosociété, d'être en contact avec des auteurs et autrices qui « brassent la cage » des idées reçues et qui animent véritablement le débat public, commente Caretta-Debays. On a le sentiment de faire œuvre utile, de participer à quelque chose de plus grand que soi. »

C'est auprès des auteurs, dans l'amour du texte et des mots, dans ce lien si ténu, si fragile, qu'Alain-Nicolas Renaud débusque l'une des valorisations de son travail, même si, pour lui, tous les acteurs du livre sont primordiaux : « Je ne pense pas que les éditeurs sont importants, sauf pour leurs auteurs (ce qui n'est pas rien). L'édition c'est de l'artisanat, comme n'importe quelle autre job de la chaîne du livre. Peut-être un peu plus névrogène... »

Loin de la tour d'ivoire : le rôle de l'essai

L'essayiste tire-t-il une sonnette d'alarme ou vagabonde-t-il autour d'un sujet qui lui tient à cœur ? Bien sûr, l'essai, comme catégorie littéraire, est plus que galvaudée (voir à ce sujet les textes de Marie-Ève Sévigny et de Jean-François Nadeau dans le présent dossier) et peut prendre diverses formes – pamphlet, chronique, essai littéraire, récit, essai historique, politique, écologique, sociologique, etc. – ainsi que se déployer dans plusieurs disciplines. C'est ce que François Ricard nomme

« la prose d'idées », dans laquelle on a fait entrer tout ce qui « n'est ni de la poésie, ni du roman, ni du théâtre ».

Et que faire des textes plus personnels? Où un « je » affirmé se voit pousser des ailes? « Entre le roman et l'essai, il y a le récit, aussi, explique Alain-Nicolas Renaud. Dans tous les cas, il y a la subjectivité, la personnalité de l'auteur, et cette affaire étrange qu'on appelle paresseusement le style. »

« Est-ce que l'essayiste est un auteur à part entière dans le monde de la littérature? demande Élodie Comtois, responsable communications, médias et commercial chez Écosociété. Ou voit-on l'essayiste comme une figure qui sort des universités, comme l'expert? Pour nous, l'essayiste est un auteur à part entière qui joue un rôle dans l'espace littéraire et nous donne des textes qui nous font réfléchir en littérature: un rôle très important. »

En plus de convier plusieurs essayistes québécois marquants comme Lise Gauvin, Jacques Brault, Pierre Vadeboncoeur ou François Ricard, et d'autres, que les agissements déplorables ont relayés hors champ, comme Jean Larose et Paul Chamberland, Marcel Jean laisse la parole dans *Écrire pour penser* au célèbre duo d'anthropologues-communicateurs-auteurs: Bernard Arcand et Serge Bouchard. Leur profonde amitié est contagieuse et ils commentent l'espace de l'essai sur fond de hot-dogs et de match de baseball au stade olympique (oui, Youppi était encore dans le giron des Expos et l'équipe avait encore Felipe Alou comme entraîneur).

« Il n'y a jamais de réponses », de dire Bouchard; « On n'épuise jamais un sujet », d'ajouter Arcand. Eux qui ont animé ensemble, de 1992 à 1996, l'émission *Le lieu commun* à la radio de Radio-Canada et publié, toujours ensemble, une dizaine d'ouvrages, des recueils d'essais dans lesquels ils se sont attardés à déboulonner plusieurs mythes et lieux communs de la société québécoise (ah le pâté chinois!), s'obstinent sous la caméra de Marcel Jean à savoir si l'essai est un genre écrit par des « vieux » et s'il a encore une quelconque utilité. Dans tous les cas, conclut Bouchard, chaque essai est « un cumul d'expériences, de sensibilités et de connaissances. Il y a des couches là-dedans, des savoirs, des expériences, du terrain, une sorte de sensibilité qui se développe. » Tout cela dans le but d'éclairer un tant soit peu, et temporairement, un sujet, croient-ils.

Barbara Caretta-Debays croit que l'essai a un rôle très important à jouer au sein de nos collectivités. Et il me semble que c'est encore plus vrai au Québec, société où la parole des artistes, des créateurs et des essayistes a fleureté de près avec la politique et l'engagement. L'essai « doit donner les outils aux citoyen-ne-s afin de mieux réfléchir le monde, d'interroger celles et ceux qui sont en position de pouvoir, de débattre du bien commun. C'est ce qu'on appelle la conversation démocratique, et l'éditrice et l'éditeur doivent être branchés sur l'antenne avec une bonne paire d'écouteurs! De ce point de vue, l'édition d'essais n'est pas détachée du "monde réel", elle est au contraire dans une sorte de dialectique avec lui. »

Faire éclore le monde (et la parole des femmes)

« Peut-on arrêter de seulement lire des essais écrits par des femmes dans les cours de littérature féministe? » demande Kateri Lemmens. Cette question est devenue presque un leitmotiv que l'on se répète à toutes les sauces dans le monde de la littérature et des idées.

Une autre question dont on ne finit pas de débattre est l'attrait moindre des femmes pour l'essai. Si des maisons comme Remue-ménage, dédiées à la parole féministe, sont essentielles, les femmes publient drastiquement moins d'essais que leurs confrères. À titre d'exemple, les Prix du Gouverneur général ont récompensé seulement quatre essais écrits par des femmes ces vingt dernières années. Pour le roman, c'est le contraire, les femmes y tiennent le haut du pavé pour la même période. « Les femmes pensent beaucoup dans l'essai; est-ce le milieu littéraire et intellectuel qui a de la misère à les recevoir? », ajoute Lemmens.

Mais peu importe s'il est écrit par un homme ou par une femme, l'essai doit se distinguer aussi par ses propositions, son projet. Et c'est au cœur du travail éditorial et de la nécessaire passion de ceux qui l'exercent. Alain-Nicolas Renaud a « la chair de poule, qui [l']étonne à chaque fois, quand [il] tombe sur un projet brillant. »

Barbara Caretta-Debays apporte un soin particulier à langue: « Choisir le mot juste, éviter les répétitions, viser la clarté et la concision... J'aime beaucoup cet aspect du métier, qui exige par ailleurs beaucoup de minutie. »

Anne Migner-Laurin croit qu'il faut de la profondeur et du style pour écrire un bon essai. « Ensuite, ajoute-t-elle, si le sujet est sur toutes les lèvres – ou comme nous nous plaignons à le rappeler, sera sur toutes les lèvres d'ici cinq à dix ans –, c'est de l'or en barre. » L'essai pour faire éclore le monde de demain? ♦

*Ce titre m'a été inspiré par le titre de la discussion des Correspondances d'Eastman, « L'essai au risque de la littérature », qui a eu lieu le vendredi 10 août 2018, en présence de Kateri Lemmens, de Daniel Grenier et d'Étienne Beaulieu.

1. *Écrire pour penser*, réalisation Marcel Jean, 1998.



Torquemada, pour vous servir

Alain-Nicolas Renaud

Directeur de l'édition chez VLB et à L'Hexagone, Alain-Nicolas Renaud s'est longtemps spécialisé dans la direction littéraire d'essais. Voici dix aspects méconnus de son travail, qu'il définit comme celui d'un inquisiteur prévenant.

D'accord, pas d'accord

Toutes choses étant égales par ailleurs, on peut s'efforcer d'éditer des essais sociaux ou politiques avec lesquels on est, en gros, d'accord ou, dans les limites de la conception que l'on se fait de la décence, élargir le spectre aux textes dont on estime qu'ils ont leur place dans le débat public (ou, dit plus simplement, qui nous semblent intéressants). Fait troublant : la proximité ou la distance avec les idées d'une autrice ou d'un auteur est souvent sans corrélation avec le degré de cordialité des rapports que l'on noue avec elle ou avec lui.

Profession : renoteux

Chercher la petite bête, la débusquer, puis la montrer d'un doigt docte à l'essayiste en lui expliquant son erreur dans un commentaire plus ou moins pète-sec, parce qu'on est pressé, n'est-ce pas ? Il y a forcément, quelque part en nous, une part d'ombre qui en jouit (sinon, pourquoi avoir choisi ce métier ?). Il faut garder un œil dessus.

Quille

De fait, l'édition est un rapport sadomasochiste alternant et différé. Le directeur littéraire s'escrime à récurer, à la brosse à dents, le vaisseau de la pensée de l'autre. Mais il est aussi un lecteur agissant, un premier public hypercritique par définition. L'auteur, lui, est un demiurge qu'on met dans la position d'un écolier. Il a passé des mois ou des années à élaborer un texte, des idées, qui lui appartiennent entièrement, et on lui fait le coup du ravalement de façade, voire de *Massacre à la tronçonneuse*. Ça peut dégénérer, et la meilleure façon de l'éviter, c'est d'accorder ses violons au début du processus. Après des semaines passées à éditer un manuscrit, il n'est plus temps de penser à une *safeword*.

Plénitude

Souvent, tout se passe bien. Mieux : dans la joie. Complicité avec l'auteur ou l'autrice, boulot rondement mené, bon livre. Il faut savourer ces moments pour eux-mêmes : la critique, souveraine dans ses préférences, et les lecteurs, libres de leurs choix, vont bientôt arriver. Ou pas.

Jimmy Two-Times

Beaucoup d'essayistes ont le tic de la répétition alambiquée. Ils sont en effet une majorité à dire la même chose deux fois de suite dans des termes moins adéquats ou moins directs que ceux qu'ils ont employés précédemment. (LQ offre un abonnement à vie à

Les essayistes sont souvent des universitaires. Les professeurs professent. Il faut les protéger d'eux-mêmes.

la première lectrice ou au premier lecteur qui replacera la référence du titre de cette entrée... C'est pas vrai.)

Les citations

« Comme disait Maïakovski : "Le plus important, c'est d'aimer la vie." » Internet grouille de citations apocryphes grotesques, et même les meilleurs s'y laissent prendre. Méfiance, circonspection, et vérification systématique.

« Non »

Le mot le plus salubre du métier, et le plus désagréable à dire. Y mettre les formes.

Jonglerie

Dix, quinze, vingt livres dans une année. Au moins autant d'auteurs – parfois beaucoup plus, avec les collectifs. Et toujours, une vision trop optimiste de sa capacité d'abattre le travail. Voir entrée précédente.

La Faculté

Les essayistes sont souvent des universitaires. Les professeurs professent. Il faut les protéger d'eux-mêmes.

Gnothi seauton

Tout le monde a ses bibittes. J'ai une allergie étrange au mot « lorsque » ; mon réflexe naturel est de m'obstiner même sur des points de détail, et je crie sans m'en rendre compte des grossièretés quand je travaille les textes (à ce que me disent mes collègues, qui ont l'air un peu fatigués, parfois). Il m'est aussi arrivé de chercher, pour avoir l'air fin, l'orthographe grecque d'une citation antique quand j'aurais pu simplement écrire « Connais-toi toi-même », ce que tout le monde aurait compris. ♦

La pensée minée

Jean-François Nadeau

À quoi pense le Conseil des arts du Canada (CAC) en balisant de plus en plus étroitement ce qu'est censé être un essai ? Un essai, à entendre l'organisme subventionnaire, devrait désormais se limiter à « contribuer de façon marquée à la littérature, à l'appréciation des œuvres d'artistes ou d'auteurs canadiens ou encore à la connaissance des arts ». Voilà qui, pour rester poli, fait un peu court. Nous voici au pays des lettres moulées.

Par définition, l'essai s'affranchit de tous les carcans pour exposer, dans une facture très libre, une pensée, un point de vue. Un essayiste s'offre des arrêts et des détours autour de son objet, selon l'univers de référence auquel il adhère ou qu'il questionne. Peu importe au fond le sujet dont il traite, un essayiste s'emploie à stimuler une réflexion autour d'idées ou de faits de société, jonglant volontiers avec les choses intellectuelles, au carrefour d'un style qu'il conjugue avec les plaisirs de partager sa réflexion.

L'essai est un genre si vaste que ceux qui en ignorent la richesse tendent à en faire un fourre-tout imbécile. Ainsi au Salon du livre de Montréal en 2013, on avait cru bon, encore une fois, de combiner les essais et les simples ouvrages pratiques. Et c'est ainsi que Ricardo — pas l'économiste mais le cuisiner — obtint cette année-là le Grand prix du public dans une invraisemblable catégorie : « Essai et vie pratique ». Les recettes à mijoter, chacun le sait, constitue une grande avancée pour la pensée.

À l'heure où il semble bien davantage préoccupé à distiller une morale vertueuse plutôt qu'à soutenir le moral des créateurs, le CAC impose quant à lui une vision par trop étroite de l'essai. Par quelle autorité, en effet, dicter à un essayiste ce sur quoi sa réflexion portera ? Il n'est pas question ici de censure. Un écrivain demeure bien entendu libre d'écrire ce qu'il voudra au pays des érables. Pourtant le rapport de force dont dispose le CAC s'impose comme une censure subtile puisque ses programmes infléchissent le type de livres qui seront à terme publiés. S'il n'y a plus d'argent public pour publier certains types d'essai dans un milieu déjà fragile, cela équivaut dans les faits à jeter un voile sur des pans importants du monde des idées. Ainsi en a-t-il été décidé, en quelque sorte.

L'essai constitue aujourd'hui un des rares lieux où une réflexion peut se déployer avec rigueur et vigueur, au-delà des quelques mots qu'une revue, un journal, une page web peut se permettre de publier. Ce n'est pas pour rien si l'essai est devenu à cet égard un rouage absolument nécessaire de la vie démocratique. Alors pourquoi se vouer ainsi à l'entraver en limitant son déploiement à une vision étroite et contraire à son évolution ?

Les *Essais* de Montaigne ont donné au genre sa référence la plus illustre. Il y est question pour ainsi dire de tout. Au Québec, dans cette lignée, on songe tout de suite à Pierre Vadeboncœur. Essayiste puissant et polyvalent, Vadeboncœur traite aussi bien de peinture que de politique ou de littérature, quand il ne s'attaque pas tout bonnement à de simples questions d'actualité, avec un aplomb égal en toutes choses. Les considérations de Jean-Pierre Issenhuth sur les vers de terre et la culture de son jardin sont-elles sans grande valeur parce qu'elles ne font pas place à « l'appréciation des œuvres d'artistes ou d'auteurs canadiens » ?

Au temps pas si lointain où l'Église chez nous tenait en quelque sorte lieu d'État, les idées étaient encadrées à coups de goupillon. Cela donna lieu à bien des pensées à l'eau bénite. Cette société sur laquelle régnait l'Église n'offrit jamais une réception facile à l'essai. En 1864, dans ses *Lettres sur le Canada*, Arthur Buies ne s'y trompait pas. Il écrivait : « Les hommes naissent, vivent, meurent, inconscients de ce qui les entoure, heureux de leur repos, incroyables ou rebelles à toute idée nouvelle qui vient frapper leur somnolence. »

De l'énorme boursoufflure de la foi, qui tint longtemps lieu de pensée en ce pays, nous sommes passés aux élans nationalistes aux effets pervers, issus tant de la chapelle de Québec que de celle d'Ottawa. Depuis ces clochers, l'horizon apparaît sans cesse voilé par les mirages de la nation sanctifiée, au point de faire oublier sa population.

Quel milieu ?

Quel milieu accueille l'essai québécois ? En 1942, l'idée de l'enseignement obligatoire fait encore l'objet de pénibles discussions. Il faut attendre le début de l'année scolaire 1943 pour la voir enfin imposée. Mesure-t-on ce que ce retard représente pour une société ? Faute d'un milieu développé par l'éducation, on se retrouvait devant une société qui engendrait plus de pensifs que de penseurs. En Europe, la scolarisation obligatoire est en vigueur dans nombre de pays depuis le XIX^e siècle. Ce retard énorme indique à quel point fait défaut l'inculcation du cadre d'une culture commune, par l'éducation, que porte une langue, cette « greffe d'un sens commun dans le cerveau de chacun, qui permet à chacun d'être un pays, de faire partie d'un peuple », disait Jacques Ferron, auteur par ailleurs d'une somme innombrable d'essais, qu'il s'étonnait de voir classés par son éditeur du côté de la fiction.

Durant des décennies, les campagnes de « refrancisation » au Canada français se sont multipliées tambour battant, tel un signe éclatant de béance culturelle. Cette incertitude devant la langue même témoigne d'une lassitude permanente. « La fatigue culturelle du Canada français », cet abatement politique et social dont rend compte Hubert Aquin dans son célèbre essai du même nom, constitue un crible à travers lequel toute la pensée d'une société continue d'être passée. Tous les nouveaux prés carrés de la pensée, ceux balisés par le CAC comme les autres, n'encouragent au fond que les veaux de l'année à brouter dans le respect des normes édictées.

Depuis sa création en 1957, le CAC a joué un rôle important pour soutenir l'édition d'essais. Si l'essai a fini par trouver une place dans l'édition, il reste néanmoins très peu valorisé. Malgré son importance sociale énorme, il est bien le parent pauvre des organismes subventionnaires, toujours beaucoup moins soutenu que les romans ou la poésie. On tient, semble-t-il, pour acquis qu'il peut faire son nid dans les champs autonomes de l'université, ce qui est une aberration sans nom.

Ainsi au CAC, l'essai n'est plus envisagé que tel un aparté de la littérature de fiction, pour autant précisément qu'il soit capable de lui servir de piédestal portatif. L'espace de la pensée en ce pays est déjà suffisamment raviné pour qu'on refuse en bloc pareille offense contre la raison. ♦